

Le peuple improbable

Esquisse pour une théorie du déni en démocratie

Ugo Gilbert Tremblay

Numéro 68, printemps 2017

Du populisme

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85378ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gilbert Tremblay, U. (2017). Le peuple improbable : esquisse pour une théorie du déni en démocratie. *L'Inconvénient*, (68), 26–32.

LE PEUPLE IMPROBABLE

Esquisse pour une théorie du déni en démocratie

Ugo Gilbert Tremblay

Il est impossible, quoi qu'on fasse, d'élever les lumières du peuple au-dessus d'un certain niveau. On aura beau faciliter les abords des connaissances humaines, améliorer les méthodes d'enseignement et mettre la science à bon marché, on ne fera jamais que les hommes s'instruisent et développent leur intelligence sans y consacrer du temps. Le plus ou moins de facilité que rencontre le peuple à vivre sans travailler forme donc la limite nécessaire de ses progrès intellectuels. Cette limite est placée plus loin dans certains pays, moins loin dans certains autres ; mais pour qu'elle n'existât point, il faudrait que le peuple n'eût point à s'occuper des soins matériels de la vie, c'est-à-dire qu'il ne fût plus le peuple.

- A. de Tocqueville

À prendre le terme dans la rigueur de l'acception, il n'a jamais existé de véritable démocratie et il n'en existera jamais.

- J.-J. Rousseau

Un processus survient que j'aimerais désigner du terme de « déni », processus qui ne semble être ni rare ni très dangereux dans la vie psychique de l'enfant, mais qui, chez l'adulte, peut s'avérer le point de départ d'une psychose.

- S. Freud

I. Du bon usage de la psychanalyse

Il est devenu fréquent, dans le petit milieu de ceux qui aiment à se croire cultivés, de se faire une gloire de ne rien connaître à la psychanalyse. On se gausse de son ignorance comme s'il s'agissait d'un trophée. On affiche la béance de son savoir comme s'il en allait d'un signe d'hygiène ou de bonne santé. Le discrédit qui frappe la figure de Freud est si massif chez les jeunes que son œuvre paraît à une génération, sinon deux, tomber en déshérence ; on la voit peu à peu se retirer dans le ciel des idées, privée d'héritiers suffisamment audibles pour l'ancrer dans le solage de nos références communes. Le temps est décidément loin où un esprit de la trempe de Paul

Ricœur – qui n'avait pourtant rien d'un freudien orthodoxe ni d'un lacanien jargonneur – n'hésitait pas à nouer un dialogue sincère avec cette riche tradition de pensée, fût-ce pour prendre la mesure de ce qui l'en distanciat (voir la somme monumentale que constitue *De l'interprétation*, parue en 1965).

On peut certes déplorer qu'il en soit ainsi, d'autant que le simple fait qu'une pensée porte les scories de son époque ne devrait autoriser personne à la reléguer aux oubliettes. Après tout, s'il fallait juger chaque livre aux seules spéculations désuètes qu'il comporte, il faudrait sans tarder fermer des pans entiers de nos bibliothèques. La grande erreur, en la matière, consiste à condamner le passé avec les yeux myopes d'aujourd'hui (en oubliant que nos propres angles morts seront

à leur tour raillés par les lunettes embuées de demain). Si je ne craignais de révéler chez moi un certain attachement au sacré, je qualifierais volontiers de *sacrilège* le refus contemporain de distinguer le bon grain de l'ivraie dans les constellations de sens qui nous proviennent du passé. Ne pas prendre la peine d'entrer sincèrement dans ces constellations, s'abstenir d'en approcher les coordonnées internes, cela revient à laisser les étoiles mortes d'une pensée emporter avec elles toutes celles qui auraient pu nous éclairer.

Il existe pourtant une vérité précieuse qu'on aurait tort de négliger : l'oxygène énigmatique qui fait naître l'inspiration et active dans notre conscience des associations d'idées inédites et impromptues ne saurait provenir d'une source unique et trop convenue ; sa production dépend souvent de la rencontre de théories qui nous semblent étrangères, voire saugrenues. C'est en vue de nourrir ce besoin d'air que je me propose ici de réfléchir à la notion de peuple, telle qu'elle se manifeste dans la démocratie québécoise, à la lumière de la notion freudienne de déni (*Verleugnung*). S'il est vrai que la psychanalyse n'a pas le monopole de cette notion et que celle-ci a depuis longtemps été absorbée par la culture commune, c'est néanmoins à Freud que nous en devons l'échafaudage initial. Et nous verrons que, si le contexte de son élaboration peut certainement faire sourciller par les références anatomiques et sexuelles qui l'entourent, la conception freudienne se révèle d'une grande utilité pour réfléchir à la façon dont les idéologues, de gauche comme de droite, convoquent le peuple dans leurs discours.

II. Aux origines du déni

Dès 1908, Freud a avancé l'hypothèse que les enfants, face au mystère de la différence anatomique entre les hommes et les femmes, se forgeraient une « théorie sexuelle » pour en expliquer l'origine (de même qu'ils se forgent des théories pour élucider le mystère de la provenance des bébés). Selon Freud (et suivant une vision que les féministes n'hésiteront pas à qualifier de « phallogocentrique »), le petit garçon s'attendrait à trouver chez la femme un corps à son image, c'est-à-dire à la voir dotée comme lui d'un pénis en lieu et place du vagin. Le sexe de la femme se présenterait donc pour lui, en premier lieu, sur le mode d'une privation, d'une *absence*. Devant cette attente de pénis déçue, perçue immédiatement comme une curiosité inintelligible, les enfants se comportent en quelque sorte comme les premiers astronomes devant une éclipse lunaire : ils sont inquiets et veulent percer les secrets de la nature, conjurer au plus vite son silence effrayant.

Aux yeux de Freud, en effet, la découverte de l'absence de pénis chez la femme n'est pas neutre. Il n'en va pas, tant s'en faut, d'une simple erreur de prédiction qu'il suffirait de réviser, mais d'un authentique traumatisme. La vision de cette absence révélerait cruellement au petit garçon que ce qu'il croyait lui appartenir de plein droit n'est en vérité qu'un emprunt sous condition, un objet périssable, en permanence menacé. Ce qu'il s'est vu accorder, rien n'empêche qu'il se le voie un jour retrancher. L'image de la femme sans pénis lui renverrait ainsi la vision bouleversante de ce qui pourrait lui arriver, une version possible d'un avenir cauchemardesque

où il serait privé d'une partie essentielle de lui-même (et d'autant plus essentielle que cette expérience se déroulerait selon Freud entre trois et sept ans, durant le « stade phallique », où le phallus remplirait une fonction architectonique dans l'image de soi). Qui ne trouverait pas angoissant de pouvoir perdre à tout moment la poutre maîtresse autour de laquelle est bâtie sa maison ? C'est un sentiment de cet ordre qui accompagnerait ce que le fondateur de la psychanalyse a appelé le « complexe de castration », à savoir l'effroi qui se manifesterait chez le petit garçon après qu'il eut entrevu l'absence de ce qu'il s'attendait à voir apparaître. À partir de cet instant, il soupçonnera son père de lui réserver cette même amputation afin de le punir pour les désirs œdipiens qu'il a éprouvés envers sa mère. Il craindra de perdre à son tour son pénis, et c'est la prise de conscience de la possibilité de cette perte, par trop horrifiante et – le mot est important – *inassimilable*, qui déclenchera pour la première fois chez lui les ressorts du déni.

III. « Je sais bien, mais quand même »

Telle est la formule imaginée par le psychanalyste et ethnologue Octave Mannoni pour désigner le mécanisme fondamental du déni (voir le chapitre du même nom dans *Clefs pour l'imaginaire*). Cette formule renvoie à l'incapacité dans laquelle se trouve le sujet de donner à la réalité qu'il observe – « je sais bien » – le poids qui lui revient de fait, et son désir impérieux d'en désamorcer au plus vite les effets potentiellement dévastateurs pour sa personne – « mais quand même ». Dans sa plus pure expression, cette formule revient à dire : « Oui, mais non. » C'est en effet dans le non irrésistible qui succède au oui initial d'une perception désagréable que se concentre l'essence du déni (la psychanalyste américaine Nancy McWilliams rappelle à juste titre que nous en faisons tous l'expérience – heureusement très brève – lorsque, à la réception d'une mauvaise nouvelle, nous poussons machinalement un « oh non ! » bien senti). Lorsque le non qui succède au oui engloutit toute trace de ce qui a pourtant fait l'objet d'un constat préalable, c'est que le sujet a vu quelque chose qu'il ne pouvait pas voir, quelque chose dont la reconnaissance durable risquerait de provoquer l'effondrement de son édifice psychique. À l'instar des circuits automatiques du cerveau qui, à l'insu de notre conscience, veillent en permanence à nous mettre en mouvement en face d'un danger imprévu, le déni intervient pour repousser les assauts qu'une réalité trop amère, trop indigeste, pourrait infliger à notre équilibre mental ; il verrouille pour ainsi dire le venin du réel à l'extérieur de la conscience. Ainsi trouve-t-on des patients incapables d'admettre l'existence de leur cancer malgré la multiplication des symptômes et des diagnostics, des veuves qui continuent pendant des mois de préparer le repas de leur mari décédé, ou encore des hommes éconduits qui s'accrochent à l'idée que leur ancienne conjointe les aime encore. « Oui, mais non » : telle est la structure primordiale qui innerve ces illusions protectrices.

Chez la majorité des enfants, le déni ne serait heureusement que de courte durée : le principe de réalité

finit par l'emporter et ils apprennent peu à peu à vivre avec l'angoisse de la castration, à la domestiquer, sinon à la sublimer. Chez certains sujets, toutefois, Freud prétend que le déni persiste sous des formes régressives. Ce serait le cas du fétichiste, sur lequel Freud a émis une hypothèse qui, quoique téméraire sur le plan empirique, n'en reste pas moins stimulante et, je dirais surtout, savoureuse : « [Le fétichiste] se refuse à croire au manque de pénis chez la femme, ce manque lui étant très pénible parce qu'il prouve la possibilité de sa castration. C'est pourquoi il refuse d'admettre, en dépit de ce que sa propre perception sensorielle lui a permis de constater, que la femme soit dépourvue de pénis et il s'accroche à la conviction opposée. Mais la perception, bien que niée, n'en a pas moins agi et le sujet, malgré tout, n'ose prétendre qu'il a vraiment vu un pénis. Que va-t-il faire alors ? Il choisit quelque chose d'autre, une partie du corps, un objet, auquel il attribue le rôle de ce pénis dont il ne peut se passer » (*Abrégé de psychanalyse*). Tel est le rôle du fétiche : il incarne, en dépit de ce que montre la réalité, la présence de l'objet manquant.

IV. De l'absence de peuple en démocratie

La démocratie – c'est à la fois ce qui fait sa beauté et ce qui la rend si décevante – est un régime qui carbure aux fictions. Elle est un théâtre d'ombres où se relaient des entités fantomatiques, même si celles-ci n'en finissent pas moins par convaincre les hommes de leur nécessité et, par le fait même, par produire des effets concrets dans le monde. Que l'on pense au concept de « gouvernement représentatif », aux « droits de l'homme », à la notion d'« égalité », à la « souveraineté populaire » : ce sont autant de principes grandioses qui risqueraient de se désagréger à la moindre analyse. Ils paraissent si éloignés de la vie de tous les jours qu'on se demande comment on peut encore les utiliser sans sarcasme. Soit, m'objectera-t-on, il faut faire preuve d'indulgence et les voir moins comme des concepts descriptifs que comme des idéaux régulateurs ; ils fixent l'horizon vers lequel il faut tendre et il est préférable que ce soient ces principes qui inspirent, ne fût-ce que vaguement, l'action de nos gouvernants. Je ne saurais en disconvenir. Mon propos, du reste, n'est pas de contester les avancées majeures qui ont été réalisées au nom de ces subterfuges. Ce qui m'intéresse – en me bornant ici à la notion de *peuple* –, c'est la tendance psychologique des individus démocratiques à nier/oublier qu'il s'agit de chimères, c'est-à-dire à laisser systématiquement dans le non-dit de la discussion démocratique le fait que de tels principes ne sauraient trouver nulle part d'incarnations véritables (tel est le grand drame de la démocratie : sa réalisation effective étant différée à l'infini, elle ne semble structurellement bonne qu'à nourrir une suite sans fin de plaintes sans remède).

Venons-en donc au peuple qui, en tant que référent fondateur du régime auquel il donne son nom (*démos*), mérite qu'on lui accorde ici la plus grande attention. Il est toujours frappant de constater l'étonnante dissemblance des personnes qui s'autorisent chaque jour à parler en son nom. Comment des gens aussi hétérogènes peuvent-ils se présenter comme

les dignes représentants d'une seule et même chose, d'une seule et même entité ? Cet éclatement cacophonique de voix qui aiment à se faire les ventriloques du peuple devrait en lui-même suffire à éveiller nos soupçons. Combien de savants analystes prétendent pouvoir décrypter son âme profonde, combien d'hommes de gauche s'enorgueillissent de connaître son intérêt véritable (même inconscient), combien d'hommes de droite, depuis notamment l'élection de Trump et le *Brexit*, aiment à croire qu'ils ont percé ses secrets les plus intimes et qu'ils savent désormais se faire les justes interprètes de ses colères et de ses écœurements ? Le peuple aurait voulu dire ceci ou cela, il en aurait assez de ceci ou de cela, il serait uniment opposé à telle ou telle vision du monde, à telle ou telle idéologie structurée, comme s'il s'agissait d'un individu simplet à la psychologie parfaitement cristalline.

Il serait tentant, et peut-être surtout rassurant, de ne voir dans cet exercice de ventriloquie permanente qu'une querelle sémantique sur le dos d'une masse plus ou moins informe, muette et léthargique : au fond, les militants politiques ou les chroniqueurs qui évoquent le peuple à tout vent savent bien qu'ils ne se réfèrent pas au peuple réel, autrement plus bariolé et désespérant que celui qu'ils mettent de l'avant, mais ils sont engagés malgré eux dans une guerre à finir pour accaparer le contrôle médiatique de sa définition, et ils cherchent dès lors à plaquer sur lui une signification conforme à leurs désirs. Suivant cette lecture, il faudrait voir ceux qui se réclament du peuple comme des stratèges lucides, conscients de leurs cabrioles rhétoriques et de la légèreté époustouflante avec laquelle ils traitent la complexité du réel, mais contraints malgré eux de participer à l'édification de ce que Gramsci appelait une « hégémonie culturelle ». Pour le dire autrement, ils auraient un combat politique à gagner, et ce combat se mènerait d'abord sur le terrain des mots ; ce ne serait donc pas en vertu d'un goût immodéré pour le mensonge à soi qu'ils feraient dire au peuple ce qu'ils veulent entendre, mais en vertu du principe de réalité aigu qu'exige la conquête du pouvoir. Or si une telle lecture peut paraître séduisante au premier abord, il me semble qu'elle nous empêche d'accéder à un mécanisme psychologique plus primordial et sans doute beaucoup plus accablant : ceux qui se revendiquent du peuple ont *besoin de croire* qu'il ne s'agit pas simplement d'une reconstruction branlante issue de leurs propres projections fantasmées, ils ont besoin de croire que le peuple dont ils parlent a *vraiment* les traits dont ils l'habillent, faute de quoi c'est le ressort même de leur action qui risquerait de s'enrayer et la cohérence même de leur représentation du monde qui se mettrait, douloureusement, à se lézarder. Prendre conscience du caractère improbable du peuple dont ils alimentent leurs rêveries éveillées, cela entraînerait un inconfort psychique tel que leur moi se mettrait à vaciller, à fléchir, à trébucher, de sorte qu'ils peineraient ensuite à retrouver les repères nécessaires au redressement de leur candeur politique passée.

Je formulerais mon hypothèse de la manière suivante : regarder le peuple en face est un acte incompatible avec la trop haute idée que le citoyen démocratique actif (que j'appellerai ici le « démocrate ») se fait du régime dans lequel il s'agite. Qu'il provienne de la gauche solidaire ou de la

droite identitaire, son esprit est aux prises avec une même dissonance cognitive, tendu entre le peuple homogène dont il a besoin pour donner sens à son action, si ce n'est à sa vie, et l'absence de ce même peuple qu'il constate pourtant partout autour de lui (à l'épicerie, à la télé, chez ses voisins, dans sa propre famille, etc.), mais que des résistances internes l'empêchent d'accepter. « Je sais bien, mais quand même. » Si l'inconscient du démocrate pouvait parler, il se féliciterait sans doute avec ces mots adressés par d'Alembert à Voltaire dans une lettre de 1763 : « Vous avez bien fait de n'y pas peindre le genre humain tout à fait de face ; ce triste visage n'est pas bon à être vu dans toute la difformité de ses traits. » D'où l'on doit comprendre que le miroir embellissant dans lequel le démocrate se contemple implique qu'il veille à ne regarder le peuple *que de profil*, sous un angle méticuleusement calculé de façon à ce que son portrait ne contredise pas celui qu'il en a dessiné pour le bénéfice de sa propre cause. Le soleil ni le peuple ne se regardent fixement, pourrait-on ajouter, en déformant la célèbre maxime de La Rochefoucauld. Ainsi voyons-nous sans cesse le démocrate sélectionner, découper, rafistoler, afin de ne retenir du peuple que ce qui lui permet de maintenir intact son système de croyances, et de se donner par là le confort de penser que le peuple entier est une sorte d'excroissance de son individualité solitaire, tel le substitut compensateur d'une impuissance désolante. Quoi de plus revigorant pour le moi que de s'ériger en porte-parole omniscient d'un peuple unifié, d'une communauté organique de valeurs et de pensées ? Il suffit de tendre l'oreille pour constater que la démocratie exhibe chaque jour et sur toutes les tribunes le spectacle navrant de tels dénis, au point, oserais-je dire, que l'absence de pénis chez la femme est au petit garçon décrit par Freud ce que l'absence de peuple est au démocrate : une réalité inassimilable face à laquelle tous les moyens sont bons pour détourner le regard.

V. Les deux pôles du déni : solidaires et identitaires

Au Québec, le déni de l'absence du peuple s'observe sous des formes exemplaires chez deux courants idéologiques opposés : la gauche solidaire, que l'on retrouve également dans un mouvement comme Il faut qu'on se parle, et la droite identitaire, tout spécialement celle qui se veut l'incarnation virile d'une dissidence interne au monde intellectuel (on pourrait aussi parler de conservatisme d'élite). Quelques exemples puisés dans ces deux courants me permettront de mieux fonder mon diagnostic (ce qui ne l'empêche évidemment pas de s'appliquer à d'autres positions intermédiaires).

Le déni de la gauche procède d'abord d'une fabulation numérique inusitée, laquelle va parfois jusqu'à prendre des proportions cocasses. Je ne fournirai ici qu'un exemple, inspiré des contradictions bouffonnes de Québec solidaire (QS) à propos de son projet d'« assemblée constituante ». Selon le programme de ce parti – parti qui, comme toute autre organisation politique, fonctionne comme une *communauté de déni*, tant et si bien que ce qui passe dans le monde

extérieur pour une totale incongruité peut néanmoins se maintenir à l'interne comme un projet parfaitement sensé –, la démarche la plus démocratique et efficace pour aboutir à un Québec indépendant et progressiste serait la mise en place d'une assemblée constituante élue au suffrage universel dans un premier mandat, assemblée qui, si l'on en croit pourtant la composition idéologique actuelle du Québec, réunirait... une majorité de fédéralistes de droite. On pourrait voir là la simple improvisation maladroite d'un parti allergique à toute stratégie et condamné de toute façon à l'impuissance, mais il s'agit plutôt d'un trait caractéristique du déni : faire comme si l'objet de notre désir était *déjà* présent, attendant calmement d'être recueilli, tandis que son absence saute aux yeux. Le propre des communautés de déni est d'empêcher toute vérité pénible de se faire jour : chaque membre y agit comme une digue contre le désespoir potentiel des autres, de sorte que quiconque affiche un doute trouvera aussitôt un camarade pour le ramener à la grandeur de son combat et au scandale de sa résignation (le fait que les militants n'ont souvent pas d'amis en dehors de ceux qui les tiennent en otage de leur engagement suffit à expliquer la persistance chez eux de lubies qui, sans ce facteur, sembleraient relever de l'obsession malade).

Le principal objet du déni de la gauche solidaire se situe toutefois à un autre niveau : dans sa prétention à incarner le peuple des travailleurs et des gagne-petit, avatar nostalgique de son marxisme d'antan, mais qui dans les dernières années est devenu difficilement conciliable avec son adhésion aux revendications minoritaires prisées par la jeunesse cosmopolite et universitaire qui constitue le cœur et le poumon de son électorat. QS prétend pouvoir asseoir à la même table – sans que cela tourne à la foire d'empoigne ou à l'incommunicabilité – des groupuscules féministes postmodernes avec des travailleurs haltérophiles de la construction sous-payés, des écologistes antipétrole critiques de la croissance avec des déclassés du Saguenay amateurs de motoneige, des fines bouches végétaliennes du Mile End avec des Abitibiens sans emploi amateurs de McDo ; elle souhaite conquérir le cœur des jeunes non syndiqués de la capitale en leur offrant comme principal gain politique à court terme l'avènement des toilettes transgenres ; elle veut séduire les prolétaires blancs quinquagénaires frileux devant la différence, et qui commençaient à peine à saisir le message du féminisme première vague (type Simone de Beauvoir), en leur expliquant sur un ton de remontrance comment l'interdiction de la burqa équivaldrait à la répression inique des femmes musulmanes. Comment, en cumulant de telles contorsions, peut-on affirmer sérieusement être le réceptacle des intérêts supérieurs de la classe populaire, c'est-à-dire d'une portion de la population parcourue de part en part par les préjugés que l'on ne cesse d'épingler avec dédain ? De ce décalage émerge naturellement une gymnastique furieuse du déni, où l'on voit progressivement s'imposer une image du « pauvre » désincarné, du « démuné » sans visage, figure d'affection abstraite vers laquelle le militant peut aisément rediriger ses réserves d'empathie. La gauche peut ainsi continuer de magnifier les misérables qu'elle défend, elle peut se flatter

d'être la valeureuse émissaire des sans-voix, à la condition inavouable, justement, que ceux-ci accueillent ses promesses et son aide en restant muets. Sans ce silence, c'est le mirage de l'unité de sa clientèle politique qui se fragmenterait, et c'est la fausse alliance des faibles qui éclaterait, sous le poids de quelques écarts de langage mal dégrossis ou de quelques expressions populaires insolubles dans la rectitude politique.

Avec l'initiative Il faut qu'on se parle, on a vu le déni atteindre des sommets de ruse et d'acrobatie. On aurait voulu croire, par esprit de clémence, que ces assemblées de cuisine à travers la province témoignaient d'une tentative sincère de retour vers le peuple réel. Il n'en fut rien. Sentant sans doute avec angoisse l'insuffisance de leurs barrières mentales contre la perception diffuse d'une masse atone et foncièrement déprimante, et craignant du même coup qu'une désillusion irrémédiable finisse par les gagner, quelques solidaires se sont offert le luxe de rencontres consolatrices avec des échantillons épars de leur peuple idéal. Au lieu de devoir avouer avec dépit : « Voilà ce que j'aurais tant aimé que le peuple soit, mais qu'il n'est pas », ils allaient pouvoir ensuite se promener d'un micro à l'autre, avec un air de missionnaires grandiloquents, pour déclarer : « Voilà ce que le peuple nous a dit et ce qu'il veut que nous fassions pour lui. » Mais ces consultations trahissent une forme particulièrement tordue de fétichisme : faute de trouver devant soi l'objet de nos fantasmes, c'est-à-dire un peuple inspirant digne de notre impérieux désir d'action, on entreprend d'aller le chercher ailleurs, ici sous la forme de discussions citoyennes savamment orchestrées. Comme le fétichiste décrit par Freud, les initiateurs d'Il faut qu'on se parle ont tenté de substituer à l'objet de leur manque les simulacres d'une présence fallacieuse.

Mais que l'on se détrompe, la droite identitaire n'est pas à l'abri de ce genre de manœuvres. Ceux que j'ai appelé les conservateurs d'élite – généralement des intellectuels nationalistes qui aiment la culture et les livres, mais qui répugnent à adhérer à la mièvrerie progressiste – se livrent pour leur part à une forme encore plus surnoise de déni. Elle est sans doute d'autant plus difficile à repérer qu'elle se dissimule souvent sous des airs de réalisme et de lucidité mélancolique. Le conservateur nationaliste aime à se moquer du déni de la gauche, ce qui pourrait donner l'impression d'un surcroît de sagacité, voire d'une sorte d'immunité contre les fièvres de l'imagination politique. Pourtant, le conservateur est habité par ses propres chimères intérieures, par ses propres croyances vitales. Surtout, il est mû par un insatiable besoin de sens qui le conduit à édulcorer les aspects du réel les plus inconciliables avec sa vision du monde, du peuple ou de la nation. À son tour, il sculpte dans la masse du peuple la statue dont il a besoin pour orner son théâtre mental d'un objet qui lui remonte secrètement le moral et qui le persuade que son énergie n'est pas dépensée en vain. De même que l'enfant adhère selon Freud à une théorie infantile de l'anatomie, le conservateur possède une théorie infantile du peuple, théorie si puissante, si ancrée en lui, qu'elle semble parée contre tout effritement. Membre mal aimé et souvent moqué de l'élite, le conservateur surmonte les affres du rejet et de l'ostracisme en s'attribuant le rôle du

traducteur autorisé des émotions populaires. Réticent à être la risée dans un univers où il ne trouve pas sa place, le voilà qui se hisse, par la seule force de sa pensée, à la tête d'un peuple lui-même privé de la considération qu'il devrait recevoir (le « peuple » et le conservateur en viennent à se télescoper au point qu'il est parfois difficile de savoir si ce ne sont pas ses propres sentiments que le conservateur cherche à normaliser en leur conférant le poids du nombre).

Le déni, au sein de la droite identitaire, peut évidemment revêtir plusieurs costumes. Alors que les conservateurs reprochent à la gauche sa culture de l'excuse – sa propension, par exemple, à remonter aux causes du terrorisme sans en blâmer suffisamment les acteurs –, on observe chez eux une tendance équivalente à absoudre le moindre préjugé du peuple et à accorder à ses réactions les plus douteuses une interprétation positive et bienveillante. Un mécanisme de tendresse *a priori* cherche à faire passer le moindre de ses faits et gestes sous un jour radieux, comme ces parents aveuglés par l'amour qui transforment tout défaut de leur progéniture en motif d'espérer. On a ainsi vu l'élection de Trump devenir le signe univoque d'un retour de la nation et du sens de l'honneur. Le peuple, perçu comme une communauté organique, aurait enfin exprimé sa colère, à la façon d'un individu héroïque qui se redresse les manches pour mettre fin à une humiliation ayant trop duré. Toute entorse à la rectitude politique devient dans ce contexte un acte de bravoure, un juste retour du balancier ; même les propos les plus indécents, les plus orduriers, les plus exempts de nuances, sont accueillis avec compréhension et indulgence : « Oui, c'était peut-être excessif, mais c'est ce qui se produit lorsque la censure du complexe médiatico-politique étouffe trop longtemps le bon sens et la sagesse spontanée des petites gens. » Tout se passe comme si les intellectuels conservateurs en étaient venus à prêter une sorte de chaleur réconfortante aux opinions les moins réfléchies, comme si celles-ci, à tout prendre, étaient infiniment préférables au relativisme déconstructeur qui mène tout droit à la faillite des nations et à la liquéfaction des repères traditionnels. Selon cette logique perverse, l'ignorance et l'intolérance du peuple se convertissent en qualités : elles formeraient au-dessus de lui une sorte de couche protectrice qui l'éloignerait des raisonnements trop sophistiqués de l'élite progressiste, lesquels menacent de compromettre la consistance de son identité et la pérennité de son enracinement. Pour utiliser une autre métaphore : les conservateurs se comportent à l'endroit du peuple qu'ils prétendent protéger comme les responsables d'un zoo qui veilleraient au maintien des conditions naturelles d'une espèce menacée. Sont-ils si sûrs toutefois de connaître le peuple dont ils s'improvisent les gardiens ? Celui-ci est-il une entité réelle ou un tissu chaotique de passions frivoles et de désirs contradictoires qu'ils s'obstinent à ordonner de l'extérieur, tel un vase cassé dont ils recolleraient les morceaux avec la colle de leurs désirs sans se soucier un instant de savoir s'ils sont bel et bien en train d'en rétablir le modèle original ? Se pourrait-il que le peuple dont ils parlent n'existe que dans leurs fantasmes ?

Le déni du conservateur se maintient principalement

grâce à une méthode alchimique qui, de même que l'on tentait jadis de transmuter les vils métaux en or, s'attèle à transformer la moindre « foule inorganique » (Hegel) – le peuple anglais dans le cas du *Brexit*, le peuple américain dans le cas de Trump – en une communauté vivante aux mobiles cohérents et à la vocation homogène. Mais il ne faut pas s'y laisser prendre. Le peuple ainsi constitué n'est pas le peuple réel : il s'agit d'une recombinaison avantageuse, purgée de toutes les parties honteuses et enrichie de toutes les prothèses nécessaires pour la rendre présentable. De même que la gauche solidaire n'aime le « pauvre » que lorsqu'il a été rendu abstrait (vidé du moindre préjugé homophobe, sexiste ou xénophobe), la droite identitaire n'aime le peuple que lorsqu'il a été ennobli par sa rhétorique mystifiante, où il devient le demi-dieu sans reproche d'une épopée nationale.

Il y a quelque chose de burlesque dans le fait de voir tous ces intellectuels de droite, à la mentalité souvent aristocratique et au goût si raffiné, se retrouver *de facto* dans le camp de milliers d'êtres avec lesquels ils ne daigneraient même pas prendre un café, par peur de s'avilir. Comment expliquer une telle alliance sinon par le déni, c'est-à-dire par la substitution d'une version idéalisée de leurs compatriotes à leur version originale ? Les quelques chroniqueurs conservateurs pourraient déjà se faire une idée de l'abîme qui sépare le peuple dont ils rêvent de celui qui se manifeste concrètement parmi leurs lecteurs. Il leur suffirait de se tourner un instant du côté des commentaires en chaîne que suscitent leurs textes sur la Toile. Mais ce qu'ils y verraient, s'ils y regardaient bien, serait sans doute trop douloureux, et leurs cerveaux ne manqueraient pas d'en fournir aussitôt une explication rassurante : « Non, ce ne sont certainement pas mes "vrais" lecteurs. Mes vrais lecteurs, ceux qui appartiennent au peuple que j'aime, n'écriraient pas les choses ainsi, ne retiendraient pas de mon propos de telles grossièretés, ne concluraient pas de mes analyses à l'existence d'un complot musulman visant à conquérir le Québec, n'afficheraient pas publiquement un racisme aussi sot. » Et ainsi le peuple se trouve-t-il aussitôt repoussé dans le silence et à une distance qui permettent de lui donner une signification apaisante. Lorsqu'il se sent désemparé et peut-être à un cheveu de basculer dans le mépris et la misanthropie après avoir entrevu la possibilité d'une *castration de son idéal*, le conservateur use également d'une autre technique pour raviver sa foi dans le système de ses croyances et éviter que l'idéalisation déçue ne fasse le lit d'une haine forcenée. Il rehausse le peuple d'aujourd'hui en lui greffant l'héritage embelli du peuple d'hier. Il se recueille ainsi en songeant à la vaillance de ses ancêtres paysans, à la droiture morale de ses aïeux catholiques, le passage du temps – et leur mort ! – aidant bien sûr à s'en fabriquer une image sans défaut. Hélas, ce n'est déjà plus le peuple réel qui fait alors l'objet de l'adoration, mais un agrégat peu luisant qui n'est digne d'attention qu'en tant qu'il ranime le souvenir d'un monde perdu.

En dépit de ces stratagèmes, la position de l'intellectuel de droite n'en reste pas moins difficile à tenir. Il doit d'abord se dissimuler à lui-même le fait que les politiques qu'il juge les plus prioritaires – pensons récemment à l'exemple

de la Charte des valeurs – ne reçoivent au fond qu'une adhésion superficielle de la part du peuple qu'il chérit. Il n'est pas exagéré de penser qu'un pourcentage considérable de celui-ci serait prêt à troquer n'importe quelle politique identitaire contre une baisse d'impôt de deux cents dollars, au pire (si cela était possible) contre un voyage dans le Sud. C'est pourquoi il surcompensera en évoquant les racines « profondes » d'une identité « substantielle » et d'un peuple « enraciné », comme si ces mots pouvaient en eux-mêmes suffire à réformer la réalité dont il refuse de prendre acte. Pour survivre mentalement, il devra aussi écarter de sa lecture du monde d'autres faits compromettants : comment, par exemple, parler avec sérieux du grand réveil du peuple américain alors que Trump n'a su conquérir que 46 % des 55 % d'électeurs qui ont bien voulu se rendre au bureau de vote, souvent du reste avec la même nonchalance que lorsqu'ils poussent un chariot à l'épicerie ? La masse sidérante des cent quinze millions d'abstentionnistes (!) dans une élection où il était question de confier les manettes du pouvoir à un animateur de télé-réalité ignare ne devrait-elle pas à elle seule rappeler au conservateur que sa version idéalisée du peuple n'est crédible qu'à condition qu'il l'ampute de morceaux non négligeables ? Et parmi les 25 % d'Américains en âge de voter qui ont choisi Trump (19 % de la population totale qui devra après tout en subir les conséquences), faut-il vraiment faire preuve d'une si grande clairvoyance pour reconnaître que, malgré certaines tendances à l'œuvre dans cette petite portion de la population (on pense aux fameux *angry white men*), les raisons qui motivent chaque électeur considéré individuellement sont souvent du même ordre que celles qui font hésiter entre deux marques de déodorant, c'est-à-dire le résultat de perceptions superficielles et de gageures peu informées qui auraient pu dévier devant le moindre coup de vent (si Hillary Clinton avait eu un peu plus de charisme, un visage différent, les cheveux plus longs, un autre nom de famille) ? Cela ne devrait-il pas inviter à une modestie interprétative et freiner toute tentation de nous servir le récit pompeux et monomane d'une irruption triomphale des peuples sur la grande scène de l'Histoire ? Hélas, l'intellectuel identitaire ne peut concéder que le peuple n'est pas la traduction collective de ses obsessions personnelles. Dès lors, il ne bronche pas devant les faits nombreux qui s'accumulent et qui attestent que le vote qu'il commente n'a pas la signification qu'il lui donne. Il peut ainsi rester de marbre, et son déni face à l'absence du peuple souhaité est aussi ferme qu'un récif indifférent sur lequel viendraient se briser une à une les vagues du réel.

VI. Peindre le peuple de face

Que l'on me comprenne, mon propos ne consiste pas à faire valoir qu'il n'y aurait pas de réalités sociologiques fondamentales ni d'intérêts collectifs à même de transcender les égoïsmes individuels. Mon intention est simplement de rappeler que l'essentiel de ce qui anime le *peuple démocratique réellement existant* (comme on parlait jadis de « socialisme réellement existant » pour différencier les régimes socialistes

effectifs de l'idéal du communisme à venir) ne relève pas des cases idéologiques exaltantes dans lesquelles on tend à l'enfermer. Cela dit, derrière l'absence de peuple idéal, il demeure certes une population on ne peut plus tangible traversée par des désirs et des passions qui lui sont propres et qui la remuent au quotidien. Quel est au juste ce peuple tapi sous les brouillards du déni ? Ma réponse, je le crains, ne surprendra pas ceux qui ont l'habitude de regarder le monde en face et qui n'ont pas de croyances politiques trop robustes à protéger. Il s'agit d'abord d'un peuple qui, plus que tout, aime qu'on le laisse vaquer tranquillement à ses jouissances privées, loin des complications du pouvoir et des scrupules de la délibération politique, un peuple qui est prêt à accepter *à peu près n'importe quoi* du moment qu'on assure sa sécurité, un confort minimal et, si les choses vont bien, l'augmentation de son bien-être et de sa consommation (il faut dire que la simple *promesse* d'une meilleure qualité de vie pour lui et ses proches, du moment qu'elle est sans cesse ressassée, finit souvent par le contenter). Benjamin Constant a bien montré que le pacte fondateur de la représentation politique moderne s'appuyait sur la délégation du pouvoir en échange d'une vie faite d'une succession de petits plaisirs fugaces et dérisoires, fussent-ils gagnés à la dure par des gagne-pains éreintants et aliénants. Mais le peuple pourrait-il être autrement ? Il travaille jusqu'à l'épuisement (souvent dans des domaines qui le rendent amer), élève des enfants (qui peuvent aussi souvent le rendre amer), court de l'épicerie au dentiste, de la garderie au centre sportif, du mécanicien au spectacle de danse ennuyant de la petite dernière. Lorsqu'il peut enfin penser à lui, rentrer dans sa chaumière et s'asseoir dans son fauteuil, il faudrait sérieusement espérer qu'il se préoccupe de la chose publique au lieu de s'abandonner aux divertissements que l'industrie culturelle prépare pour lui ou de faire défiler, le regard vide, le fil d'actualités de sa page Facebook ? Peut-être faut-il se rendre à cette simple évidence : le peuple est fatigué et n'a pas le temps de s'intéresser au régime qui usurpe son nom.

Au 18^e siècle, pourtant, les Lumières prévoyaient qu'avec l'élévation des conditions matérielles d'existence, notamment grâce aux progrès techniques, le peuple allait, justement, gagner du temps, finir par séduire et conquérir progressivement le Saint-Graal de la compétence citoyenne. Que s'est-il passé ? Comment le monde démocratique a-t-il pu gaspiller une à une chaque portion du temps économisé dans mille et une activités chronophages au lieu de l'investir, comme il se devait, dans l'édification patiente du citoyen éclairé ? Force est d'admettre que le manque de temps ne fournit peut-être pas la seule clé de cette bizarrerie. Il existe une autre explication, plus désagréable encore, que nous devons envisager. Contrairement à ce qu'on pourrait conclure de la citation de Tocqueville que j'ai placée en exergue, ce n'est peut-être pas tant par manque de temps que les peuples se désintéressent du pouvoir et de ses leviers décisionnels, mais en raison de la lassitude congénitale qu'ils éprouvent à l'idée de devoir investir leur temps politiquement.

L'exemple des Grecs, à cet égard, est riche d'enseignements. Conscients plus que quiconque de l'importance du temps libre, les Grecs n'ont pas hésité à voir dans l'esclavage la

condition indispensable de la démocratie. Aristophane raconte que certains citoyens paysans, même pauvres, pouvaient posséder jusqu'à plusieurs esclaves à même de prendre en charge les tâches les plus ingrates de l'existence. C'est là un passé dont on rougit à juste titre aujourd'hui : comment accepter que le régime démocratique ait eu besoin pour émerger de prendre appui sur un gigantesque « cheptel humain », pour reprendre l'expression d'Aristote (mais sans doute faudrait-il aussi se demander si ce cheptel n'a pas simplement changé de forme...) ? Il ne faudrait pas toutefois enjoliver le portrait. À Athènes, esclavage et temps libre ne s'accompagnaient pas pour autant d'une ferveur débordante pour la chose publique. Le quorum de l'assemblée où se votaient les lois (l'Ecclésia), qui était fixé à six mille sur les quarante mille citoyens (dans une population totale qui comptait plus de cent vingt mille esclaves), se butait souvent à un grave problème d'absentéisme, même si le salaire (*misthos*) institué par Périclès pour stimuler la participation citoyenne avait permis d'améliorer un peu les choses (malgré ce salaire, on raconte qu'il fallait parfois aller chercher les citoyens *de force* pour atteindre le quorum ; des archers se promenaient dans les rues avoisinantes et marquaient les citoyens récalcitrants de rouge afin que ceux-ci, quoique contraints de se rendre à l'assemblée, ne puissent ensuite réclamer leur indemnité). Quoi qu'il en soit du détail historique, nous pouvons, sans grand risque d'erreur, en tirer ce constat : les hommes, que l'on voudrait voir comme des animaux politiques, *ne se sont jamais bousculés aux portes de l'exercice, de l'orientation et de la gestion du pouvoir*, fût-ce même avec des esclaves ! Telle est l'odieuse « difformité » du peuple que l'on se refuse à peindre de face et que le déni s'active à camoufler : son désintéret fondamental pour la cité, son sentiment de vanité cosmique devant la politique, son irrépressible désir de laisser à d'autres le soin de s'occuper plus ou moins équitablement, plus ou moins efficacement d'affaires qui le concernent pourtant au premier chef. La décence voudrait peut-être que je conclue ces lignes par un éloge *in extremis* de la citoyenneté. Or moi-même, je dois l'avouer, il aurait fallu qu'on me paye fort cher pour que j'accepte de passer ces derniers jours au parlement, entouré de tribuns ternes à l'esprit borné, au lieu de m'abandonner sereinement à la rédaction oisive et solitaire de ce petit texte confidentiel et sans portée. ■